

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRE

Montréal, 13 décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIEME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

Et l'arme, dans son étui, alla reprendre sa place au fond du secrétaire. Lucienne resta longtemps à sa fenêtre. A quoi rêvait l'énergique jeune fille ? Son regard se portait tantôt vers Garches, et tantôt vers Paris, dont la place à l'horizon lui était révélée par le ciel lumineux et comme incendié au-dessus de la grande ville. Vers Garches, elle essayait d'apercevoir la petite maison où maintenant, seule au monde, abandonnée de ses fils et de sa fille, Marie Doriât pleurait. Et son cœur se fondait en pensant à elle. Ses bras se tendaient vers la petite maison et ses lèvres murmuraient :

— Mère ! mère chérie, c'est pour toi !

Vers Paris, elle pensait à Gauthier, son fiancé qui ne croyait plus en elle, dont elle n'avait plus maintenant que le mépris et l'horreur ; à Pascal et à Henri, ses frères, qui partageaient cette aversion et qui ne parlaient plus d'elle que la honte au front. Toute sa vie était là. Son regard se reporta sur les bâtiments sombres de la fabrique, ensevelis dans l'obscurité et où régnait un silence complet. Elle était donc près de l'assassin, près de Montmayer ! Le premier acte du drame était joué. Elle avait fait sa dupe de cet homme qui n'avait pas reculé devant un crime. Elle avait dit un jour à M. de Moraines, le juge, qu'elle connaissait une puissance supérieure à la police : l'amour. C'était par l'amour qu'elle arriverait à triompher de Montmayer ! Déjà Montmayer était aveuglé. Elle ferma sa fenêtre et se coucha. Georges était redescendu dans la salle à manger et il avait repris son éternelle place auprès du foyer qui se mourait. Jean fumait auprès du feu. Ils échangèrent un regard froid qui résumait toute leur conversation. Une haine mortelle venait de germer entre ces deux frères le fort et le faible. Elle grandira tous les jours. Georges de Montmayer demanda :

— Notre mère est rentrée chez elle ?

— Je le crois, dit Jean, elle vient de sortir.

Ce fut tout. Un quart d'heure après, Jean et Georges montèrent à leurs chambres. Georges frappa doucement à celle de sa mère. Personne ne répondit.

— Elle dort, tu vas la réveiller, dit Jean.

Georges n'insista pas. S'il avait insisté, s'il avait voulu entrer, il aurait pu voir que la vieille n'était pas chez elle. Jean s'enferma chez lui à double tour. Il faisait ainsi tous les soirs. Et lorsqu'il fut seul, son visage changea, devint couleur de terre ; ses yeux étaient inquiets et ses

lèvres tremblantes. Ce n'était plus le Montmayer qui faisait trembler Georges ; c'était un Montmayer qui avait peur de lui-même. La solitude l'épouvantait ; la nuit surtout. Le jour, il redevenait brave ; les rumeurs autour de lui, les nouvelles du siège, la vie des autres, enfin, entretenaient sa propre vie dans une sorte de surexcitation qui lui faisait oublier son crime. Mais, la nuit venue, des frissons le prenaient, il retardait le plus longtemps possible le moment où il allait monter se coucher. Volontiers, si Georges ou sa mère étaient restés en bas ; près du feu, il fût demeuré auprès d'eux jusqu'au lendemain, somnolent sur une chaise. Mais Georges et sa mère disparaissaient tour à tour. Le grand et profond silence autour de lui se peuplait de cris lugubres. Il entendait au loin des plaintes. Il voyait des spectacles innombrables. Alors, il s'enfuyait et s'enfermait. Chez lui, seul, quel changement ! Il allait tout de suite regarder par la fenêtre au dehors, croyant à quelque surveillance mystérieuse, obsédé par l'idée

chambre. Il écarta les rideaux du lit, les rideaux des fenêtres pour s'assurer que personne ne s'y trouvait caché ! Il regarda sous le lit ! Puis il s'assit, essaya de lire, de penser à autre chose, à Lucienne surtout, à Lucienne qu'il avait près de lui. Vains efforts, le jour il était tout à elle, la nuit, entre Lucienne et sa pensée, roulait le corps sanglant de Bourreille. Il éteignit sa lampe et se glissa dans son lit. Il ferma les yeux et voulut dormir. Le sommeil le fuyait obstinément. Des nuits entières souvent se passaient sans qu'il eût une minute de repos. Ou bien, si, brisé par la fatigue, il finissait par s'endormir, son sommeil se peuplait de cauchemars. Il s'agitait sans se réveiller, étendait en avant des mains suppliantes, proférait quelques paroles. Des gouttes de sueur inondaient son front. Il s'éveillait en sursaut, les yeux hagards, ayant l'air d'un fou, criant, non pas en rêve, mais bien vraiment : Grâce ! grâce ! pitié ! Il s'apercevait alors qu'il était seul, reconnaissait qu'il avait rêvé, et retombait sur l'oreiller anéanti, à bout de forces. Le

calme revenu, il se levait, rallumait sa lampe, la veilleuse même ne suffisait plus, avec sa demi-obscurité, et se promenait, d'un pas chancelant, par la chambre. Ce qui le calmait un peu, c'était la certitude qu'il avait qu'on ne pouvait entendre que le bruit confus de sa voix. Il voyait poindre l'aurore avec un soulagement inexprimable ; avec les dernières ténèbres disparaissaient toutes ses craintes, revenaient toutes ses ambitions, ses mauvaises pensées, ses espérances, avec son énergie et son amour pour Lucienne. Il essuyait, sur son visage, ses dernières sueurs d'angoisse, et il se reprenait à sourire, en disant :

— Quelle folie ! Je ne puis donc pas commander à mon imagination ?

A son imagination, peut-être ; à sa conscience, non !

IV

Ce fut une vie étrange qui commença pour Lucienne, une vie toute d'intimité où elle étudia peu à peu les gens qui se trouvaient autour d'elle, ce Georges de Montmayer surtout, dont le doux et triste regard ne la quittait guère. Elle avait pris tout de suite ses habitudes dans la maison, se levait de bonne heure, comme chez Marie Doriât, aidait la vieille Montmayer dans son ménage, travaillait et lisait auprès d'elle. La vieille ne sortait guère de son silence que pour la jeune fille et Lucienne apercevait alors dans ce cœur

qui tout d'abord lui avait paru rigide, des coins de tendresse qui l'étonnaient. Elle allait maintenant, la bonne femme, jusqu'aux confidences, mais parfois elle s'interrompait en racontant ses souvenirs. C'était lorsqu'elle arrivait à cette triste date de septembre où Bazeilles avait brûlé.

Alors elle se taisait, baissait les paupières et rêvait. Lucienne ne troublait pas sa rêverie. Les Prussiens avaient été surpris de l'entrée dans le ménage de cette nouvelle figure. Leur curiosité éveillée finit par s'émousser ; ils l'avaient déclarée *cholie*, très *cholie*, la Française, puis s'était tout. Non, pourtant. Un petit Prussien, sergent d'infanterie, nommé Frantz Schuller, blond pâle, à l'œil bl u, à la physionomie mélancolique et rêveuse, en avait dit plus dans le carnet qu'il s'amusa à tenir au jour le jour des faits menus ou gros qui se passaient à Garches et aux



La mère Montmayer.

que la justice, même en ces temps malheureux, s'occupait de lui, était parvenue à trouver contre lui un indice. La moindre ombre vacillante sous le vent froid d'hiver, surtout quand la lune fuisait les nuits moins sombres, arrêtait le sang dans ses veines. Et quand il était bien sûr qu'il n'avait pas de motif d'avoir peur, il avait peur encore. Il avait cru pouvoir braver la mort et commettre un crime, maintenant il était lâche devant ce qu'il avait fait. Il éprouvait parfois des épouvantes d'enfant.

Ce jour-là, enfermé à double tour, il s'empressa d'allumer une lampe et de préparer sa veilleuse. Depuis la mort de Bourreille, il lui fallait de la lumière toute la nuit ; les ténèbres chargeaient sa poitrine d'un fardeau énorme. Tout de suite il promena autour de lui son regard effaré, scrutant jusque dans les recoins les plus retirés de la